

Traduire à travers son chapeau

Pierre Monette

Volume 5, numéro 2, hiver 2009

Traduire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, P. (2009). Traduire à travers son chapeau. *Entre les lignes*, 5(2), 30–30.

Traduire à travers son chapeau

Il ne suffit pas, pour traduire un roman, de comprendre la langue dans laquelle il a été écrit ; il faut connaître tout autant le contexte dans lequel s'inscrit le récit. Voici quelques perles noires de la traduction.

PIERRE MONETTE

Lorsque, dans un ouvrage dont l'action se déroule à San Francisco, des personnages se donnent rendez-vous au pied de la « Porte Dorée » ou se promènent sur la « plage nord », le traducteur révèle qu'il ignore que le *Golden Gate* est un pont et que *North Beach* est le nom d'un des quartiers de la ville, où il n'y a par ailleurs pas la moindre plage. Comment comprendre qu'un jeune garçon puisse se régaler en feuilletant le « catalogue du secret de Victoria » si l'on ne sait pas qu'il s'agit du catalogue de *Victoria's Secret*, la célèbre marque de dessous féminins ?

TRADUIRE À L'AVEUGLETTE

Dans *Sur la route* (Gallimard) de Jack Kerouac, le personnage de Sal Paradise se promène dans les rues du quartier noir de Denver et s'arrête devant une petite échoppe « *where a man sold hot red chili* », c'est-à-dire « où un homme vendait du chili très piquant ». Or, la traduction essaie de nous faire gober « des poivrons tout chauds » !

Dans la version française de *Vanité de Duluo* (10/18) du même Kerouac, Jack rétorque à un représentant de l'armée qui se propose de l'inscrire dans les services d'élite de la marine : « Je ne suis pas un homme-grenouille, je suis simplement une grenouille. » Le traducteur ne savait pas que « *I'm just a frog* »

veut d'abord dire : « Je ne suis qu'un frog », c'est-à-dire... un Canadien français !

EN BILINGUE DANS LE TEXTE

Il y a pire encore : les traductions d'ouvrages montréalais de langue anglaise qui oublient que cette ville « parle bilingue ». Qui ignorent qu'ici, *Sherbrooke Street* et *De Bullion Street* se disent rues Sherbrooke et De Bullion ; que *St. James Street* se traduit par rue Saint-Jacques, mais que la rue Bishop ne se traduit pas par « rue L'Évêque » !

que les « Habs » ont la chance de pouvoir compter, afin de remporter la « Stanley Cup », sur le talent de « Maurice "la Fusée" Richard ». Dans *Le cavalier de Saint-Urbain* (*St. Urbain's Horseman*), chez Buchet-Chastel, la *Main* devient la « grand-rue ». Lorsqu'un personnage demande un renseignement, on lui signale, dans le texte d'origine, que la réponse qu'il attend est « *worth ten bucks* », ce qui signifie qu'elle « vaut dix dollars », et non, comme le propose le traducteur de *Joshua* (*Joshua Then and Now*), chez le même éditeur, « ça vaut bien cent balles ».

TRADUIRE ET TRAHIR

Imaginons qu'un auteur anglophone publie un roman dont les personnages déambuleraient sur l'*Elysian Fields Avenue* pour ensuite visiter



PHOTO : PATRICK MALUSO

Les éditions parisiennes des romans de Mordecai Richler, par exemple, sont truffées de formules comme « Assemblée nationale de *Quebec City* » ou « Sûreté québécoise », ainsi qu'on peut le lire dans *Le monde de Barney* (*Barney's Version*) en Livre de Poche, où l'on apprend également

le *Father Lachaise* avant d'assister au spectacle du *Red Windmill* et qui affublerait les danseuses du *Crazy Horse* du nom de *Cheval Fou Beauties* : les Parisiens hurleraient aussitôt au scandale.

Qu'est-ce qu'on attend pour en faire autant ? »